

Je vais assister à un drame très court qui me remplira d'horreur et dont ('image me poursuit encore.

Je commençais à somnoler lorsque je fus réveillé par une dispute. Je regarde : un groupe d'une dizaine de Russes et Polonais entourent deux camarades (deux inséparables que j'ai connus au moment où j'étais interprète au kommando Preussag). Unis dans la souffrance, ils le furent dans la mort, c'étaient Caudron et Horlaville, deux jeunes de vingt deux ans, bouchers en Normandie.

La dispute bat son plein, ils sont là-bas, de l'autre côté de la route et j'entends Caudron qui crie en défendant de son bras un paquet qu'il serre sur sa poitrine - « Salops, vous ne l'aurez pas, bandes de cochons, foutez-moi la paix ». Et Horlaville, qui se défend de son côté, lance ses jurons habituels - « Bon Dieu de merde, lâchez ça ». Je regarde un peu amusé, la scène change brusquement de personnages -les Russes et Polonais ont disparu subitement et, à quelques mètres de mes deux compatriotes, apparaissent cinq SS. Les cinq plus mauvais . Canard, Fernandel, Cambouis, etc... Je frémis d'avance mais je n'imaginais pas ce qui allait se passer !

Ces brutes fouillent les deux infortunés Français et découvrent sous leur veste ce qu'ils tentaient de défendre des Russes. De la viande crue. Les SS demandent un interprète, et de ma place, j'entends toute la conversation. Un Russe est venu avertir les sentinelles que deux maudits Français avaient dérobé un lapin à Cossa dans un clapier près de la ferme ou ils logeaient ! Ruée des SS qui tombent sur mes deux camarades, ceux-ci interrogés ne nient pas, mais expliquent avec force gestes «la Faim !» langage que ne comprennent pas les Allemands. Ils le montrent, se ruant à cinq sur deux pauvres garçons sans défense, pendant cinq longues minutes, ils les font souffrir atrocement : sur tout le corps coup de bottes, de crosses, de fusil, de gourdins. Bien vite les SS sont fatigués et vont procéder avec des rires cyniques à une besogne plus expéditive. Un des leur est allé se tailler un formidable assommoir sur un arbre voisin. A coups de bottes et de crosses ils étendent Horlaville par terre et posent avec un coup sec sa tête sur un tronc d'arbre haut de vingt centimètres et un SS prenant l'assommoir à deux mains le lève à bout de bras et avec un « han » puissant laisse retomber de toutes ses forces le gourdin sur la nuque de Horlaville. Celui- ci sous le choc relève la tête et une partie de son buste et roule le crane défoncé à côté du billot ; son corps est éloigné de quelques mètres à coups de bottes. Caudron a vu tout cela, mais, complètement abruti par les souffrances endurées quelques minutes avant, ne réagit pas. Il subit la même opération, mais après le coup de gourdin il se relève et titubant tente de gagner la route. Un SS le rattrape par sa chemise déjà toute poisseuse de sang et le rejette sur le billot. Un deuxième coup. Son corps se raidit, se tend, puis s'affaisse. C'est fini.

Pour moi je n'ai pas bougé d'un millimètre et pendant ces quelques minutes il me semblait vivre un affreux cauchemar. Mais les SS sont bien vivants et les voilà qui partent en riant et blaguant, laissant ces deux corps sans abri, à la merci des bêtes de la forêt.

Caudron et Horlaville, deux noms qu'il faudra encore ajouter à la liste des martyrs de la «civilisation nazie» et qui en précéderont tant et tant...

La fin de la pause a été criée par le chef de colonne et nous voilà de nouveau debout, les yeux encore pleins d'épouvante et d'horreur.

Pendant trois heures nous traversons bois, villages, campagne ensoleillée, puis de nouveau des bois. Vers midi, une pause nous arrête au frais sous des pins.

Les SS sortent de leurs musettes de volumineux casse-croûte. Je mange des yeux.

Un rugissement de colère et un SS se lève furieux, courant vers l'adjudant, tenant sa musette à bout de bras. En plongeant la main dedans pour en retirer son pain, il n'y a trouvé qu'une énorme crotte de dysentérique soigneusement enveloppée dans un morceau de doublure. Sa main en est remplie jusqu'au poignet. Les SS se lèvent et se partageant la besogne nous fouillent consciencieusement! Pour ma part, je reçois une paire de claques car j'ai dans ma musette des grains de blé, chipés dans une semeuse deux jours avant.

Un cri de triomphe d'un SS qui a trouvé dans la musette de Legrand un mouchoir enveloppant les tripes du lapin de Caudron et Horlaville. Pour lui ce ne sera guère plus long que pour les deux autres, mais ce sera

plus raffiné. Il sera pendu non loin de l'endroit où nous sommes. Il me semble toujours entendre les cris de joie des SS lorsqu'il lança dans le silence de cette foret son long hurlement de douleur et de mort. Hurlement qui aurait glace d'horreur n'importe quel humain.